

## Guadalhorce Une inscription du roi d'Éqron?\*

E. Lipiński - Leuven

[Málaga, probably \**māhlakat*, "passage", has so far supplied us with relatively few Phoenician or Punic remains. However, the settlement situated at the mouth of the Guadalhorce and possibly once called *qrt-ym*, "Town-on-the-Sea", has supplied us with a fragment of a 7th century B.C. Phoenician inscription mentioning, as it seems from the deciphering, the king of Ekron, vassal of Esarhaddon, the Assyrian monarch who claimed that his power reached as far as Tarshish. The exactness of this interpretation can be verified by submitting the fragment in question to the neutron activation analysis and by comparing its chemical fingerprint with the chemical fingerprints of the pottery from Khirbet el-Muqanna<sup>c</sup>, the most likely site for biblical Ekron.]

Si la cité de Málaga est relativement pauvre en vestiges phénico-puniques<sup>1</sup>, le nom même de la ville, écrit *mlk'* sur les monnaies néo-puniques<sup>2</sup>, évoque un passé lointain dans lequel Málaga était un "lieu de passage". Telle est en effet la signification de ce toponyme qu'il faut rapprocher de l'hébreu *mah<sup>a</sup>lāk* et de l'akkadien *mālaku*, "lieu de passage"<sup>3</sup>, peut-être aussi de l'ancien nom Μολοχάθ de l'oued mograbin Moulouya<sup>4</sup>. La forme primitive du nom devait être \**māhlakat*<sup>5</sup>, d'où provient la prononciation *Mālaka* de

\* Cet article constitue, dans une certaine mesure, la continuation de nos études parues dans les *Orientalia Lovaniensia. Periodica* 14(1983)129-165 et pl. II-VI; 15(1984)81-132 et pl. XI-XV.

1. On peut trouver un état de la question chez A. Tovar, *Iberische Landeskunde* II/1, *Baetica*. Baden-Baden 1974, pp. 76-78, à compléter par B.S.J. Isserlin, "Report on Archaeological Trial Excavations undertaken at Málaga in 1974", dans *Segundo Congreso Internacional de Estudios sobre las Culturas del Mediterráneo Occidental. Trabajos leídos en Barcelona*. Barcelona 1978, pp. 65-69; J.M.J. Gran Aymerich, "Málaga, ville phénicienne", *Archéologia* 179(1983)34-40. Il faut espérer que le programme de recherches mis en oeuvre en 1983 livrera des renseignements plus riches sur cette ville phénico-punique.

2. On trouvera une série de reproductions de ce monnayage néo-punique dans A. Heiss, *Description générale des monnaies antiques de l'Espagne*. Paris 1870, pl. XLV.

3. Il est regrettable que l'on ait continué à mettre le nom de la ville en rapport avec le commerce du poisson saumuré, comme Samuel Bochart l'avait fait en 1646. Cf. F.C. Movers, *Die Phönizier* II/2. Berlin 1850, p. 633; A. Schulten, *Iberische Landeskunde I, Geographie des antiken Spanien*. Baden-Baden 1974<sup>2</sup>, p. 574 avec note; A. Tovar, *op. cit.*, p. 76: "*mlk'* ..., was phön. 'Pökeleien' bedeutet". D'après une autre interprétation, plus judicieuse, le nom de la ville signifiait "atelier", *opificium* ou *officina* selon W. Gesenius, *Scripturae linguaeque phoeniciae monumenta*. Leipzig 1837, p. 312. Cf. A. Dietrich, *Phönizische Ortsnamen in Spanien*. Leipzig 1936, pp. 13-14.

4. Strabon, *Géographie* XVII 3.6 et 9, §§ 827 et 829; Ptolémée, *Géographie* IV 1.3. Il faut peut-être en rapprocher le toponyme Μολοχάθ du territoire des Gétules, en Afrique du Nord; cf. Ptolémée, *Géographie* IV 6.8.

5. Comparer à Μολοχάθ de la n. précédente.

l'époque punico-romaine, avec chute du *-t* final<sup>6</sup> et la syncope du *h* qui avait perdu son aspiration<sup>7</sup>. Bien que l'on ne saurait déterminer le sens précis du mot *mhlkt* > *mlk'* en phénico-punique, son emploi comme toponyme pourrait indiquer qu'une de ses acceptions était "étape" ou "escale".

Si la ville moderne recouvre les restes de la cité phénico-punique, généralement difficile à atteindre, il suffit de sortir de Málaga par la route côtière pour trouver d'anciens vestiges phéniciens. L'établissement découvert à l'embouchure du Guadalhorce, à 5 km au sud-ouest de la ville actuelle, a été fondé vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle av.n.è., si l'on s'en tient aux données actuellement disponibles<sup>8</sup>. Comme la fouille s'est limitée jusqu'à présent à un secteur très restreint, il n'est pas encore possible de se faire une idée de l'importance de cet établissement phénicien ni des relations qu'il pouvait avoir avec la ville de Cartima. Cette ville, mentionnée par Tite-Live<sup>9</sup> et citée dans des inscriptions latines<sup>10</sup>, est localisée à Cártama<sup>11</sup>, sur une colline surplombant le Guadalhorce à moins de 20 km en amont de l'embouchure. Or, on ne peut guère douter de l'origine phénicienne du toponyme Cartima qui est identique au nom de la localité sidonienne de *Qar-ti-im-me*, "Ville-sur-Mer", conquise par Asarhaddon en 677 av.n.è.<sup>12</sup>. Ce nom eût convenu mieux à l'établissement situé à l'embouchure du fleuve et il est donc possible que le toponyme s'est déplacé au moment de l'abandon de l'établissement côtier. Le cas ne serait pas unique.

En toute hypothèse, les fouilleurs de l'établissement sis à l'embouchure du Guadalhorce ont notamment mis au jour une inscription phénicienne qui avait été incisée très soigneusement, avant cuisson, sur le pourtour d'un récipient, vase ou jarre, dont seul un fragment a été récupéré. L'emploi de traits de séparation montre le soin avec lequel l'inscription a été incisée et en facilite la lecture<sup>13</sup>: [ *Jqrn . 'bd . šf* ]. Bien que la première et la dernière lettre du fragment aient partiellement disparu dans la cassure, il ne fait aucun doute qu'il s'agit respectivement d'un *q*, dont la double boucle supérieure est parfaitement visible, et d'un *š*, dont deux traits ont été préservés.

Le premier mot, qui ne se laisse ramener à aucun anthroponyme phénicien connu, semble être le nom de la ville d'Éqron, en Palestine, qui est restée une cité royale philistine au moins jusqu'à la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle av.n.è. Le fait que *'qrn* est ici suivi de *'bd*, "serviteur", signifie très probablement que l'inscription nous livre un titre parallèle à celui de "Bar-Rakib, fils de Panamuwa, roi de Šam'al, serviteur de Téglathphasar", *brkrb . br . pnmw . mlk . šm'l . 'bd . tgltplysr*<sup>14</sup>. En effet, la mention de la cité royale d'Éqron avant le mot *'bd* paraît exclure l'interprétation de ce dernier au sens de "ministre". Il s'ensuit que les lettres *šf* ] doivent appartenir au nom d'Asarhaddon (680-669 av.n.è.) ou d'Assurbanipal (668-627 av.n.è.), souverains assyriens dont le roi d'Éqron était le vassal: *ml-ka-ū-su šār* <sup>uru</sup>*Am-qar-ru-(u-)na*, "Ikaušu, roi

6. Z.S. Harris, *A Grammar of the Phoenician Language*. New Haven 1936, pp. 32 et 59; J. Friedrich - W. Röllig, *Phönizisch-punische Grammatik*. Roma 1970<sup>2</sup>, p. 18, n. 1; p. 107, § 229.

7. J. Friedrich - W. Röllig, *op. cit.*, p. 14, § 33.

8. A. Arribas - Grupo O.J.E. de Málaga, "El yacimiento paleopúnico de la desembocadura del río Guadalhorce (Málaga)", dans *X Congreso Nacional de Arqueología. Mahón 1967*. Zaragoza 1969, pp. 359-362; A. Arribas - O. Arteaga, *La factoria fenicia de la desembocadura del río Guadalhorce (Málaga)* (Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada. Serie Monográfica 1). Granada 1975; id.-id., "Guadalhorce. Eine phöniko-punische Niederlassung bei Málaga", *MM* 17(1976)180-208 et pl. 37-40.

9. Tite-Live, *Ab Urbe condita* XL 47.2: *Certima*.

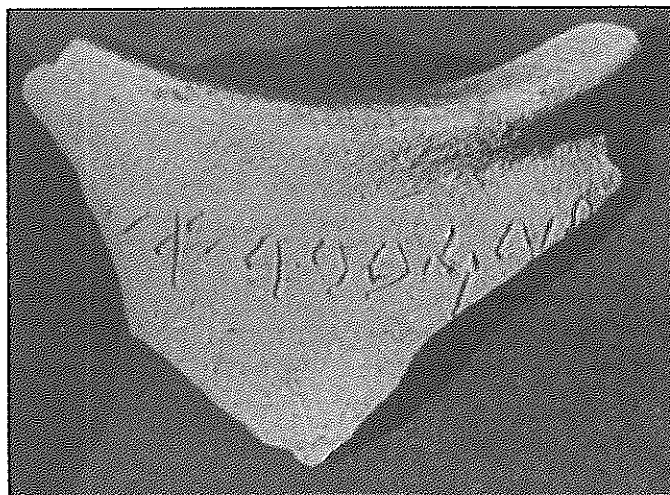
10. *CIL* II 1949-1962 et 5488.

11. Voir l'état de la question chez A. Tovar, *op. cit.* (n. 1), p. 132.

12. R. Borger, *Die Inschriften Asarhaddons, Königs von Assyrien* (AfO. Beihefte 9). Graz 1956, p. 48, col. III, 3; S. Parpola, *Neo-Assyrian Toponyms*. Kevelaer-Neukirchen-Vluyn 1970, p. 285.

13. Cf. *MM* 17(1976), pl. 40b et la photographie accompagnant le présent article. Le déchiffrement de J.M.<sup>2</sup> Solá Solé, *brk 'l* ou *brk smn*, rapporté dans *MM* 17(1976)204, est erroné, même si l'on fait abstraction des fautes d'impression qui semblent s'être glissées dans la transcription des lettres phéniciennes.

14. Voir, par exemple, J.C.L. Gibson, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions II, Aramaic Inscriptions*. Oxford 1975, n° 15, lignes 1-3 (p. 89), et n° 16, lignes 1-2 (p. 92).



d'Éqron<sup>15</sup>. La paléographie de l'inscription du Guadalhorce suggère effectivement une date vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle av.n.è., ce qui ne signifie pas que le récipient est arrivé à l'établissement phénicien aussitôt après sa confection. Il s'agit très probablement d'une jarre ou d'un vase employés.

On pourrait objecter à la restitution du nom royal assyrien que le nom du roi Asarhaddon s'écrit en hébreu *'srhđn*, avec un *samek*, conformément à la transcription usuelle du š néo-assyrien en hébreu et en araméen<sup>16</sup>. La même objection vaudrait dans le cas du nom d'Assurbanipal. Il se fait cependant que nous sommes mal renseignés sur la tradition des scribes phéniciens et philistins à cet égard, à moins qu'ils n'aient précisément conservé l'ancienne orthographe *'šr* du nom d'Assur<sup>17</sup> dans l'onomastique elle-même. De toute manière, c'est cette forme que l'on rencontre sur la stèle de Hassan-Beyli dont l'inscription phénicienne nous livre la seule attestation connue de l'élément théophore "Assur" transcrit en phénicien: *'rš hmlk 'šrdn*, "le pays du roi Assurdan"<sup>18</sup>.

On peut essayer de restituer partiellement l'inscription du Guadalhorce. Si le roi d'Éqron était bien Ikaūšu, cité dans les annales d'Asarhaddon et d'Assurbanipal, la forme alphabétique de son nom nous est connue grâce à la Bible qui mentionne un roi philistin de Gath portant le même nom. Celui-ci est écrit *'kyš* dans le texte massorétique de la Bible<sup>19</sup>, mais la forme *'kwš*, présumée par la transcription grecque de la Septante, est certainement préférable<sup>20</sup>. Comme les annales d'Assurbanipal ne font que reprendre la liste des

15. R. Borger, *op. cit.* (n. 12), p. 60, ligne 58; M. Streck, *Assurbanipal und die letzten assyrischen Könige*. Leipzig 1916, vol. II, p. 140, ligne 30.

16. A.R. Millard, "Assyrian Royal Names in Biblical Hebrew", *JSS* 21(1976)1-14 (voir p. 9).

17. L'inscription phénicienne de Kilamuwa mentionne ainsi le *mlk 'šr*, "le roi d'Assur". Cf. J.C.L. Gibson, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions III. Phoenician Inscriptions*. Oxford 1982, n° 13, ligne 8 (p. 34). La même transcription *'šr* ou *'šwr*, avec une *mater lectionis*, est employée en araméen ancien et en hébreu biblique.

18. L'inscription a été rééditée par A. Lemaire, "L'inscription phénicienne de Hassan-Beyli reconsidérée", *RSF* 11(1983)9-19 et pl. 1. Sa traduction de *'rš hmlk 'šr* par "pays du roi d'*Ashour*" est grammaticalement impossible, car *hmlk* ne peut être un état construit. L'emploi de l'article ne permet pas de douter que c'est le nom propre du roi qui fait suite à *hmlk*. Bien que les lettres *rdn* soient incertaines, la hampe du *nūn* semble bien apparaître sous le *I* de l'inscription byzantine gravée au travers du texte phénicien. - On ne peut retenir les deux noms *'šršh* et *'bdšr* signalés par F.L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*. Rome 1972, p. 280. La lecture du premier est très incertaine; cf. M.G. Guzzo Amadasi - V. Karageorghis, *Fouilles de Kition III. Inscriptions phéniciennes*. Nicosia 1977, pp. 61-62, B 10. Quant au second, il est identique à *'bdšr* (*CIS* I 696, 3-4).

19. I Sam. 21,11-13.15; 27,2.3.5.6.9.10.12; 28,1-2; 29,2-3.6.8-9; I Rois 2,39-40.

20. E. Lipiński, "The 'Phoenician History' of Philo of Byblos", *BO* 40 (1983), col. 305-310 (voir col. 306).

vassaux d'Asarhaddon, c'est ce dernier nom qu'il convient de restituer à la fin du fragment. Il est toutefois possible que l'inscription ait mentionné un successeur d'Ikaušu et que le suzerain assyrien soit, malgré tout, le roi Assurbanipal. Si l'on opte pour la première hypothèse, on peut restituer le texte comme suit: [... 'kwš ... mlk . 'jqrn . 'bd . 'š[rhdn ...], "[... Ikašu, ... roi d'É]qron, serviteur d'Asa[rhaddon ...]".

L'interprétation proposée suppose que le récipient portant l'inscription provient de Palestine, d'où il a été transporté à l'embouchure du Guadalhorce dans des circonstances qui nous sont inconnues. La nature de l'inscription et la date attribuée par les fouilleurs au plus ancien niveau de l'établissement phénicien du Guadalhorce, vers 650 av.n.è.<sup>21</sup>, permettent d'affirmer que le récipient en question a été réutilisé. Il n'en témoignerait pas moins d'échanges commerciaux existant entre les ports levantins soumis aux rois d'Assyrie et les comptoirs phéniciens d'Ibérie. Il n'en fallait pas davantage pour faire écrire à Asarhaddon que son pouvoir s'étendait d'une extrémité à l'autre de la Méditerranée, "de Chypre et de l'Ionie jusqu'à Tarshish", *ultu kurIa-da-na-na kurIa-man a-di kurTar-si-si*<sup>22</sup>.

L'hypothèse présentée ici peut être confirmée aujourd'hui par les procédés utilisés en archéométrie. Ceux-ci permettent de déterminer l'origine d'une céramique donnée en établissant le rapport entre le "dactylogramme chimique" de la céramique à analyser, en l'occurrence le fragment de l'établissement du Guadalhorce, et le "dactylogramme chimique" d'une céramique d'origine connue<sup>23</sup>, qui serait celle du Khirbet el-Muqanna<sup>c</sup> (Tel Miqne), que l'on s'accorde désormais à identifier à Éqron<sup>24</sup> et où d'importantes fouilles sont menées depuis 1981<sup>25</sup>. Souhaitons qu'un échantillon du tesson portant l'inscription étudiée soit confié à un laboratoire d'archéométrie et soumis à l'analyse par l'activation des neutrons dans le but d'en déterminer l'origine par comparaison avec la constitution chimique de la poterie de la phase 3 de Khirbet el-Muqanna<sup>c</sup>. Si la restitution et l'interprétation que nous proposons s'avéraient exactes, l'inscription fragmentaire de l'établissement du Guadalhorce enrichirait aussi le maigre matériel épigraphique de la Pentapole philistine dont on dispose actuellement<sup>26</sup>.

21. Des fouilles plus étendues pourraient cependant faire reculer cette date.

22. R. Borger, *op. cit.* (n. 12), p. 86, ligne 10.

23. On trouvera une présentation succincte de la méthode chez I. Perlman - J. Yellin, "Le laboratoire d'archéométrie", dans E. Lipiński, éd., *Recherches archéologiques en Israël - Archeologisch onderzoek in Israël*. Leuven 1984, pp. 242-245.

24. L'identification a été faite, d'une manière convaincante, par J. Naveh, "Khirbat al-Muqanna<sup>c</sup> - Ekron: An Archaeological Survey", *IEJ* 8(1958)87-100 et 165-170. Cf. H. Tadmor, "Philistia under Assyrian Rule", *BA* 29(1966)86-102; A. Hurvitz, "Eqrôn = Amqar(r)una = Αμχαρων", *Lešonenu* 33(1968-1969)18-24 (en hébreu); M. Weippert, "Ekron", dans K. Galling, éd., *Biblisches Reallexikon*. Tübingen 1977<sup>2</sup>, pp. 66-67; Y. Aharoni, *The Land of the Bible*. London 1979<sup>2</sup>, pp. 270-273.

25. T. Dothan - S. Gitin, "Tel Miqne (Ekron), 1981", *IEJ* 32(1982)150-152; id.-id., "Tel Miqne (Ekron), 1982". *IEJ* 33(1983)127-129; id.-id., "Kh. el-Muqanna (Tel Miqne)", *RB* 89(1982)235-238. Il faut cependant noter que les fouilleurs datent désormais la phase d'occupation la plus tardive vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. n.è. Cf. E. Lipiński, "Vingt-cinq ans de recherches archéologiques en Israël", dans id., éd., *Recherches archéologiques en Israël - Archeologisch onderzoek in Israël*. Leuven 1984, pp. 23-97 (voir p. 66).

26. Voir J. Naveh, *Early History of the Alphabet*. Jerusalem 1982, pp. 111-112; id., "Writing and Scripts in Seventh-Century B.C.E. Philistia", *IEJ* 35(1985)8-21 et pl. 2-4.